Titre : **HISTORIQUE DU 9E REGIMENT DU GENIE – COMPAGNIE 6/4** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Génie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : ***Numérisation: P. Chagnoux - 2009***
Référence : **IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT** **NANCY - PARIS – STRASBOURG**	Transcripteur : **Paul CHAGNOUX** Date : **Juillet 2009**

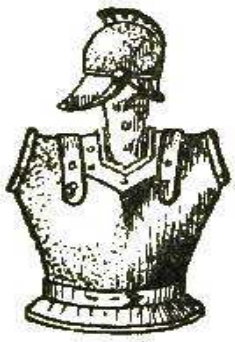
Ancestramil

Paul CHAGNOUX
Juillet 2009

9e RÉGIMENT DU GÉNIE
COMPAGNIE 6/4
HISTORIQUE
PENDANT LA GUERRE 1914 - 1918

****

HONNEUR et PATRIE



****

IMPRIMERIE BERGER - LEVRAULT
NANCY - PARIS – STRASBOURG

****

HISTORIQUE
DE LA
COMPAGNIE 6/4 du 9e GÉNIE
PENDANT LA GUERRE 1914 - 1918

La compagnie 6/4, qui, précédemment, faisait partie du 3e génie, fut, le 1er mai 1914, affectée au 9e génie, régiment de création récente.
Elle était en garnison à Verdun.
C'est dans cette place forte que la trouve la mobilisation générale décrétée le 1er août 1914.
Les opérations de mobilisation s'effectuèrent dans un ordre parfait, au milieu du plus grand enthousiasme.
Le 5 août 1914, après avoir formé par dédoublement la compagnie 6/5, la compagnie, sous les ordres du capitaine **DEMAY**, quitte Verdun et rejoint le jour même, dans la région d'Hattonchâtel (Meuse), le 6e C.A., auquel elle est affectée ainsi que la compagnie 6/5 comme compagnies de corps.
Les deux compagnies sont sous les ordres du chef de bataillon **BOIDOT**, commandant en temps de paix le 6e bataillon du 3e génie.
Le général **SARRAIL** commandait le 6e C.A.

Du 5 au 18 août 1914, la compagnie travaille à l'organisation défensive des Hauts de Meuse (déboisements, emplacements de batteries sur les crêtes de Saint-Rémy et des Éparges) dans les secteurs compris entre la côte des Hures et Hattonchâtel.

Le 18 août, le C.A. ayant l'ordre de se porter en avant, la compagnie 6/4 effectue le mouvement prescrit pendant les journées du 19 et du 20 août.
Partant de Dommartin-la-Montagne, elle va directement dans la direction du nord par Fresnes-en-Woëvre, Étain, Spincourt et arrive le 21 à Arrancy, où pour la première fois elle se

Ancestramil

heurte aux éléments avancés de l'armée allemande, descendant du grand-duché du Luxembourg.
Deux sections de la compagnie sont détachées à Beuveille en soutien d'artillerie, tandis que deux autres sections reçoivent la mission de construire des passerelles sur la Crusnes.
Devant les progrès de l'aile droite marchante allemande après la bataille de Charleroi, le C.A. reçoit l'ordre de battre en retraite.
Lentement, la compagnie effectue son mouvement de repli, retardant par ses travaux d'organisation défensive l'avance ennemie, notamment aux combats de la ferme de Constantine, de Pilon, de Romagne-sous-les-Côtes et de Mangiennes (22, 24 août 1914).
Le 25 août, conformément aux ordres reçus, la compagnie 6/4 se replie par Flabas sur Consenvoye.
Elle mine les ponts jetés sur la Meuse et le canal de l'Est reliant la ville à la rive gauche de la Meuse.
Devant l'avance ennemie de plus en plus menaçante, elle fait sauter les ponts à 21 heures, après s'être assurée de l'évacuation complète des convois descendants de troupes françaises.
Après avoir, le 26 août, effectué quelques travaux sur la rive gauche de la Meuse aux environs de Dannevoux, la compagnie, continuant le mouvement de recul, laisse derrière elle Montfaucon et Avocourt, arrive le 27 à Aubréville.
Elle y reçoit l'ordre de préparer la destruction des ponts de la vallée de l'Aire.
Les sections sont détachées à Aubréville, Vraincourt, Auzéville et travaillent activement pendant les journées des 28, 29 et 30 août.
Ces destructions étant décommandées, la compagnie se rend le 3 septembre à Brabant-en-Argonne, où elle fait sa jonction avec la compagnie 6/5 et retrouve le commandant **BOIDOT**.
Cependant, devant les progrès des forces ennemies très supérieures en nombre, la retraite continue.
De Dombasle-en-Argonne où elle était allée cantonner, la 6/4 se dirige par marche forcée sur Condé, où elle arrive le 5 dans la journée ; elle y reçoit, le soir même, l'ordre de se rendre à Chaumont-sur-Aire pour y construire des passerelles, destinées à faciliter l'écoulement des forces françaises.
Sans souci des fatigues, elle exécute cet ordre immédiatement, arrive à Chaumont dans la nuit, et se met au travail.
Le lendemain à midi, les passerelles étaient construites, et comme si cet effort ne suffisait pas à prouver leur endurance, les sapeurs exécutent dans l'après-midi du 6 des travaux de défense à Beauzée, à Courcelles.
Le soir, elle bivouaque à la ferme des Anglecourts.
Depuis le 5 août, la compagnie avait fourni un effort considérable.
Constamment obligée de battre en retraite pour se dérober à la manœuvre ennemie, elle avait parcouru dans une région accidentée un trajet très long et fourni un travail d'une utilité incontestable, qui n'avait pas peu contribué à ralentir la marche de l'envahisseur.
Le moral était si bon, la foi si vive, que la compagnie se trouvait après un mois de manœuvres encore au complet. Pas un tué, pas un blessé.
On pourrait croire que les sapeurs avaient alors bien gagné un repos de quelques jours.
Ce n'était pas le moment.
L'instant était grave : c'était, plus à droite, l'heure où la bataille de la Marne allait décidément tourner en notre faveur, et la Victoire sourire enfin à nos drapeaux. « Mourir plutôt que de reculer d'un pas », avait dit le général **JOFFRE.**
On va voir comment la 6/4, placée en quelque sorte à la charnière du front français, sut remplir glorieusement son devoir, au combat de La Vaux-Marie.

LE COMBAT DE LA VAUX-MARIE

Paul CHAGNOUX
Juillet 2009

(**7 septembre 1914**)

Les Allemands avaient suivi l'armée française en retraite et largement débordé la place forte de Verdun par l'ouest.
Du côté de l'est, ils étaient arrêtés par l'organisation défensive des Hauts de Meuse qu'ils débordaient cependant vers le sud, en pénétrant jusqu'à Troyon. Verdun n'était plus réuni au reste de la France que par la large trouée que forme au sud la vallée de la Meuse, dont les bastions étaient les Hauts de Meuse à l'est, et à l'ouest les hauteurs de la rive gauche.
L'objectif allemand pouvait être non seulement de pousser vers le sud, mais encore vers l'est, de gagner la Meuse et essayer de joindre le gros des forces allemandes, combattant en Woëvre.
Le 6^{e} C.A. reçut l'ordre de maintenir l'ennemi en respect et de l'empêcher de réaliser ses plans.
La compagnie 6/4 ainsi que la 6/5 se trouvaient à ce moment au nord de l'Aire.
Elles furent, le 7 septembre, de très bonne heure le matin, ramenées sur la rive sud, et reçurent la mission de procéder immédiatement, sous le commandement de M. le chef de bataillon **BOIDOT**, à l'organisation défensive du terrain se trouvant au nord de la station de La Vaux-Marie.
Aussitôt l'ennemi attaquait avec des effectifs très élevés d'infanterie et d'artillerie ; deux sections de la compagnie, avec les lieutenants **GUNTHER** et **LAUNAY**, sous les ordres directs du commandant **BOIDOT**, exécutent une tranchée au nord de la station de La Vaux-Marie ; les deux autres sections, sous les ordres du capitaine DEMAY, se portent sur la gauche des premières.
Sous un violent bombardement, elles se mettent au travail.
Après avoir contenu le choc de l'ennemi, pendant toute la journée, l'infanterie qui combattait en avant reçoit l'ordre de se replier.
A la suite de l'infanterie l'ennemi apparaît, montant à l'assaut de la crête.
Le commandant **BOIDOT**, donnant l'exemple du plus grand mépris du danger, dirige lui-même la résistance. Debout sur le parapet de la tranchée, ayant constamment près de lui son ordonnance et ses chevaux, il semble narguer le feu ennemi.
Encouragés par son exemple, les sapeurs se défendent vigoureusement.
Les Allemands dirigent sur les positions françaises un feu intense de mousqueterie et d'artillerie.
Ils montent à plusieurs reprises à l'assaut et chaque fois sont repoussés.
Blessé une première fois, le commandant **BOIDOT** continue la résistance et refuse de se laisser évacuer. Vaincu par la douleur et affaibli par le sang perdu, il tombe épuisé.
Le caporal **LEMERLE de BEAUFORT**, de la compagnie, et deux sapeurs de son escouade se précipitent à son secours.
Ils l'avaient déjà étendu sur un brancard et s'apprêtaient à le ramener en arrière, lorsqu'une grêle de balles s'abattit sur le groupe, tuant le commandant **BOIDOT**, son ordonnance, le sapeur mineur **BRABANT**, et les chevaux, et blessant le caporal **LEMERLE de BEAUFORT** et un des sapeurs.
Le commandement des deux sections passe au lieutenant **LAUNAY**.
Le feu ennemi cause d'ailleurs des pertes terribles parmi les sapeurs.
Le lieutenant **LAUNAY** tombe grièvement blessé en avant des lignes et ne peut continuer son commandement, qui passe au lieutenant **GUNTHER**.
Ce dernier, à la tombée de la nuit, les huit dixièmes de son effectif étant hors de combat et se voyant débordé par la gauche, ramène, à la faveur de l'obscurité, les survivants en arrière.
Les sections commandées par le capitaine **DEMAY**, en butte elles aussi à un feu incessant et à des attaques opiniâtres, avaient dû céder du terrain et se replier peu auparavant.
La compagnie laisse le champ libre à un bataillon de chasseurs à pied et à des éléments

d'infanterie, qui attaquent vigoureusement l'adversaire.
La compagnie se rallie le lendemain à Érize-la-Petite.

La mort du commandant **BOIDOT** fut une perte cruelle pour la compagnie 6/4.
Patriote dans l'âme, sévère pour lui-même et pour les autres dans l'accomplissement du devoir, mais juste et d'une grande bonté pour tous, il avait vécu consacrant le meilleur de lui-même à son pays.
Entré dans le métier des armes parce qu'il le jugeait le plus beau, le plus noble, il n'avait cessé d'attendre avec sérénité le jour où l'Allemagne, ivre d'orgueil, oserait s'attaquer à nous.
Confiant dans le succès de notre juste cause, il brûlait du désir de mener lui-même ses hommes au combat. Bravement, témérairement peut-être, il fit son devoir.
Il est mort comme ces soldats de Sparte, face à l'ennemi, heureux de faire gaiement le sacrifice de sa vie pour la patrie.
Jamais il n'avait rêvé plus belle fin : c'est un visage très pur de soldat qui disparaît dans un idéal de gloire, tombant en héros au milieu de ses sapeurs qu'il avait tant aimés.
La journée avait été rude pour les nôtres, elle ne l'avait pas été moins pour l'ennemi.
Les jours suivants, la compagnie se retira un peu en arrière et par Érize-la-Grande alla cantonner à Rumont où elle resta jusqu'au 13 septembre.
Le mouvement de retraite était fini, La Vaux-Marie était le point extrême de l'avance allemande.

Battue sur la Marne, l'armée allemande reflue en désordre vers le nord ; devant la pression des troupes françaises l'ennemi bat en retraite, dégageant Verdun.
Le 14, la 6/4 revient à Seraucourt, sur le terrain où elle avait combattu plusieurs jours auparavant.
Cantonnant à Seraucourt, elle procède à l'assainissement du champ de bataille.
On inhume le commandant **BOIDOT**, les vingt et un sapeurs de la compagnie, ainsi que les soldats de l'infanterie tombés au champ d'honneur, et de nombreux cadavres ennemis.
De Serocourt, la compagnie, par étapes, se dirige vers Ornes (nord-est de Verdun).
Elle y arrive le 20 septembre. Un renfort de 70 hommes lui permet de combler ses vides.
Le 22, après avoir cantonné à Belleville, elle reçoit l'ordre de se rendre à Villers-sur-Meuse, où elle arrive le 23.
Jusqu'au 12 octobre elle y demeurera, construisant un pont de pilots léger, en assurant la garde et l'entretien. Elle est chargée aussi de veiller à un pont de bateaux construit précédemment par la compagnie 15/12.

LA TRANCHÉE DE CALONNE - LES ÉPARGES
(12 octobre 1914 - 3 août 1915)

Dans leur marche en avant, pendant le mois d'août et le commencement de septembre 1914, les Allemands avaient occupé la presque totalité de la plaine de Woëvre et s'étaient résolument portés à l'attaque du massif montagneux généralement connu dans son ensemble sous le nom de Hauts de Meuse.
Ils s'y étaient infiltrés, arrivant même jusqu'au fort de Troyon qu'ils sommaient vainement de se rendre (commencement de septembre 1914).
Le mouvement de retraite de l'armée allemande ne prit pas dans cette région l'amplitude qu'il avait revêtue par ailleurs. Bien plus, en fin de septembre l'armée allemande occupait Saint-Mihiel.
Le front de combat passait à l'ouest d'Étain par Fresnes-en-Woëvre, Trésauvaux, abordait les Hauts de Meuse (les Allemands tenaient la crête des Éparges, le village était à nous) et

descendait vers le sud, laissant Saint-Rémy aux Allemands, traversant la route appelée la grande tranchée de Calonne, pour arriver par Vaux-lès-Palameix à Maizey, sur la Meuse.
La présence des Allemands aux Éparges était une menace constante pour Verdun.
Ils tenaient une position naturelle très forte consolidée par des travaux d'une importance considérable (abris et blockhaus bétonnés).
Les éléments français tenaient les pentes qui descendaient des Éparges vers la tranchée de Calonne.
Terrain extrêmement défavorable, composé de glaise, où on voyait l'eau sourdre de tous côtés.
Les tranchées, aussitôt faites, se changeaient en ruisseaux au fond boueux...
Il s'agissait d'empêcher l'ennemi de descendre de la crête, et même d'essayer de la lui ravir.

La compagnie, le 12 octobre 1914, est mise à la disposition de la 12^{e} D.I., qui tenait le secteur.
De Villers-sur-Meuse où nous l'avons quittée, elle vient cantonner à Mouilly (Meuse) en arrière de la grande tranchée de Calonne.
Jusqu'au 10 novembre, elle travaille à l'aménagement du secteur, participe à tous les travaux offensifs et défensifs : c'est la guerre de tranchées, les journées se suivent semblables, s'écoulent à poser des réseaux de fil de fer, à creuser boyaux et sapes, partant de la grande tranchée de Calonne, pour rapprocher nos lignes à proximité immédiate de l'ennemi.
La 24^{e} brigade prit sur ces entrefaites le secteur devant la crête des Éparges.
Sa mission était de préparer une attaque qui devait nous rendre maîtres de la position allemande.
Une partie de la compagnie 6/4 va cantonner à Mont-sous-les-Côtes, l'autre partie restant à Mouilly.
La 6/4 *bis* est adjointe à la compagnie, qui est aussi renforcée de soldats de l'infanterie et de chasseurs exerçant des professions manuelles.
Les sapeurs travaillent constamment dans la boue à avancer les lignes, malgré un froid intense.
Ils fournissent un effort constant de jour et de nuit, sous le bombardement incessant par obus et par torpilles.
A peine rentrés à leur cantonnement, les équipes doivent souvent se porter à la réfection des tranchées que désagrège l'action de l'eau, ou même à la défense d'un point menacé.
Ils risquent non seulement le feu de l'ennemi, mais l'enlisement, la mort lente et sûre.
Malheur à l'isolé blessé grièvement : s'il ne peut se traîner, il est happé par la boue perfide et sournoise, et disparaît à tout jamais.
Un seul fait vint rompre la monotonie terrible des opérations :
Il y avait à l'extrémité d'un saillant de la ligne allemande un blockhaus qui gênait énormément nos travailleurs. Soigneusement dissimulé au milieu des abattis d'arbres, et très difficile à situer, on résolut, malgré les difficultés, d'essayer de le détruire par une mine.
Pendant quinze jours, on creusa une galerie qui vint aboutir sous l'ouvrage ennemi.
Après l'avoir chargée de plusieurs milliers de kilos d'explosifs, on fit sauter la mine...
Lorsque la fumée se fut dissipée, le blockhaus avait fait place à un immense cratère.
Les opérations, conduites activement, menèrent nos premières lignes à 6 mètres de celles des Allemands.
Ce fut le 17 février à 14 heures que se déclencha la première attaque contre le piton des Éparges.
L'artillerie s'était spécialement préparée.
Des pièces de 155 étaient venues du Rozelier renforcer les artilleurs ; et, les sapeurs aidant, on avait, au prix de mille difficultés, en les tirant à bras, installé sur la crête des Hures trois groupes de batteries de 75.
Du côté des sapeurs on avait préparé sous les tranchées allemandes trois fourneaux de mine

contenant 4.500 kilos de cheddite.
Après une préparation d'artillerie d'une heure environ, les mines éclatèrent...
Les sapeurs de la compagnie avec leurs camarades de la 6/4 *bis* et de la 14/15, montèrent vérifier si l'ennemi tenait encore, détruire les fougasses et préparer le terrain.
En montant sans armes, une escouade de la 6/4 bis fut assommée par un groupe d'ennemis qui, restés dans un abri, en étaient rapidement sortis à la fin du bombardement.
Pendant que l'artillerie allongeait son tir, le 106e et le 132e R.I. montaient à l'assaut des positions allemandes, qu'ils occupaient après un court combat.
Les éléments du 132e poussèrent même jusqu'à Combres.
Le résultat de l'opération nous donna le Piton moins la plus petite partie.
Les Allemands, d'abord surpris, réagissent très activement les jours suivants.
Ils font pleuvoir sur le terrain conquis les torpilles aux effets formidables.
Partant de Combres, elles sont envoyées par un obusier de petit calibre monté sur decauville. elles montent très haut, très lentement, puis dégringolent à pic.
On les voit venir.
L'éclatement produit des effets inouïs : les tranchées s'effondrent, les abris sont enfoncés ; les ravages qu'elles font ajoutent encore à l'horreur du paysage dévasté.
Constamment les sapeurs sont sur la brèche, maniant inlassablement la pelle et la pioche, et rétablissant les communications avec les premières lignes.
Le 15 mars, eut lieu la deuxième attaque des Éparges, dont les résultats furent assez indécis. Pendant plusieurs jours, on attaqua de part et d'autre.
Les sapeurs, à raison d'une escouade par section d'infanterie, marchent en tête pour couper les réseaux à la cisaille.
Pendant les contre-attaques, ils lancent des pétards de mélinite dans les colonnes d'assaut ennemies et font le coup de feu à côté de leurs camarades de l'infanterie.
Malgré ces épreuves pénibles, officiers, sous-officiers et sapeurs ont fait preuve d'une vaillance qui ne se dément pas, d'un mordant incomparable et du plus bel esprit de sacrifice.
La compagnie avait fait courageusement son devoir, témoin la belle citation de la 12e D.I. dont elle faisait partie

Ordre du corps d'armée N° 68.

Pendant cinq mois, avec un courage et une ténacité dont les guerres précédentes n'avaient pas encore fourni d'exemples, les troupes de la 12e D.I. ont poursuivi le siège de la forteresse que nos ennemis avaient établie sur la hauteur des Éparges.
En dépit des obus, des mitrailleuses et des torpilles, ces troupes héroïques, libérant chaque jour au prix de leur sang quelque nouvelle parcelle du sol national, ont gravi pas à pas les pentes escarpées de la hauteur.
Soutenues par une artillerie admirable dont la vigilance n'a jamais été surprise, elles ont repoussé dix-huit contre-attaques, infligeant aux troupes opposées des pertes si sanglantes qu'elles durent être entièrement relevées.
Hier enfin, le succès définitif est venu couronner leurs efforts.
Combattants des Éparges, vous avez inscrit une page glorieuse dans l'histoire.
***La France** vous en remercie.*
Général **HERR**.

Ordre général de l'armée N° 147.

Le général commandant l'armée cite à l'ordre de l'armée :
La 12e division d'infanterie et le 25e bataillon de chasseurs.

« Ont donné depuis le début de la campagne de nombreuses marques de haute valeur, qu'ils viennent encore d'affirmer en s'emparant, après une lutte qui a duré plus d'un mois, de la position fortifiée des Éparges dont ils ont complètement chassé l'ennemi. »
Parmi les actions brillantes de la I^re^ armée, ce combat est le plus brillant. Il a valu à la I^re^ armée un radiotélégramme du général commandant en chef, qui a été communiqué à toutes les armées et qui est ainsi conçu :
*« Le général commandant en chef adresse l'expression de sa profonde satisfaction aux troupes de la I^re^ armée qui ont définitivement enlevé la position des **Éparges** à l'ennemi. L'ardeur guerrière dont elles ont fait preuve, la ténacité indomptable qu'elles ont montrée, lui sont un sûr garant que leur dévouement à la patrie reste toujours le même, il les en remercie. »*
Général **ROQUES**.

Mais l'ennemi ne se tenait pas pour battu.
A tout prix, il voulait reconquérir la crête des Éparges.
Le 24 avril, il déclenche une attaque sur toute la partie du front comprise entre les Éparges et le nord du village de Vaux-lès-Palameix.
Précédés d'un violent bombardement, les Allemands attaquent en masse, faisant irruption dans nos organisations défensives.
L'ennemi, continuant son avance, s'empare du village des Éparges et arrive aux abords de Mouilly.
L'infanterie française, par un retour énergique, repousse les Allemands qui s'étaient déjà avancés de 3 kilomètres et leur reprend du terrain sur une profondeur de 1.500 mètres.
La compagnie 6/4 était le matin même descendue des Éparges et avait reçu l'ordre de se rendre à Villers-sous-Beauchamp pour y cantonner.
A peine arrivée dans ce village, elle doit revenir à Mouilly se mettre à la disposition de la 23^e^ brigade.
Par suite de son avance, l'ennemi était devenu maître des travaux faits à proximité des Éparges.
Il fallait se remettre au travail, recommencer de toutes pièces une nouvelle organisation défensive.
C'est à ce travail que se consacra la compagnie dans le secteur compris entre la tranchée de Calonne et le bois Bouchot.
Du 25 avril au 3 août suivant, s'accrochant au terrain, elle ne permet plus le moindre gain à l'ennemi malgré ses attaques incessantes, ses bombardements continuels et ses harcèlements de tous les instants.
Avec le 54^e^ R.I. (2^e^ C.A.), à la tranchée de Calonne, elle prend part à toutes les attaques.

Depuis près de dix mois la compagnie était sur la brèche dans un des secteurs les plus mouvementés du front français.
Les actes d'héroïsme ne se comptaient plus et les gradés et sapeurs obtenaient de nombreuses citations.
Chacun avait fait magnifiquement son devoir et on ne sait lequel on doit le plus admirer, ou de la bravoure du sapeur montant à l'assaut, ou du courage obstiné dont il fit preuve dans la lutte sournoise contre les éléments contraires qui semblaient s'allier à l'ennemi.
Tâche obscure et ingrate, semée de périls, dans un enfer de feu.
Et pendant ce long temps, les sapeurs se montrèrent égaux à eux-mêmes, sans un murmure, sans une récrimination.
La monotonie intense de l'éternel recommencement de leurs travaux, dans ce sol inconsistant, ne les découragea pas et dans ce paysage que les horreurs de la guerre avaient rendu immensément triste et d'où surgissait une mélancolie prenante et infinie, ils travaillèrent si

bien, que de ce côté l'ennemi ne devait plus avancer d'un pas sur la terre de **France**.
Pendant son séjour dans ce secteur, le commandement de la compagnie changea plusieurs fois de mains.
Le capitaine **DEMAY**, évacué pour maladie le 20 janvier, est remplacé par le lieutenant **BOREL**.
Promu capitaine, celui-ci, appelé le 23 mars à une autre commandement, est remplacé par le capitaine **PARIZOT**, grièvement blessé à l'attaque du 5 avril.
Le 11 avril, le lieutenant **ROYÈRE** prit provisoirement le commandement de la compagnie.
Le 26 avril, il fut remplacé par le capitaine **SENEZ**, mais celui-ci ayant été blessé et évacué le 4 mai, le commandement de la compagnie revint au lieutenant **ROYÈRE**, qui est promu capitaine à la même date.
Après avoir été relevé par des éléments du 2e C.A., la compagnie se rassemble à Troyon où elle reste au repos du 6 au 13 août.
A cette date, elle est mise à la disposition du 2e C.A. et vient cantonner à Haudainville où du 13 au 29 août elle construit un pont sur pilots pour traverser la vallée de la Meuse entre le village d'Haudainville et la ferme de la Fallouse.
Le 31 août, la compagnie est rendue au 6e C.A. et rejoint Issoncourt le 1er septembre.

LA CHAMPAGNE
(septembre 1915 - 1er juin 1916)

Depuis la victoire de la Marne et la bataille de l'Yser, le front français s'était stabilisé.
Sauf des attaques locales destinées à nous rendre maîtres de positions déterminées pour rectifier et renforcer nos lignes (attaque du Labyrinthe dans la Somme, des Éparges dans la Meuse, du Lingekopf et de l'Hartmannswillerkopf en Alsace), aucune action offensive de grand style n'avait été tentée chez nous.

La bataille de Champagne constitue le premier essai de libération de notre sol.
La compagnie 6/4, quittant ses cantonnements de la Meuse, commence le 2 septembre le mouvement pour gagner la Champagne.
Devançant le 6e C.A., elle effectue le trajet soit par étapes, soit en camions, et arrive au camp de la Noblette le 9 septembre.
Jusqu'au 17 septembre, avec les autres compagnies du C.A., elle travaille à monter des baraquements dans le camp.
Le 18, elle gagne Suippes où elle travaille jusqu'au 23 à la construction des lignes téléphoniques enterrées en vue de l'attaque.
De Suippes, la compagnie s'engageant sur la route de Souain gagne, le 24, le lieu de rassemblement des troupes d'assaut aux abris Roques (ouest de la route de Suippes à Souain).
Elle doit marcher avec la 12e D.I..
Pendant les journées suivantes, elle prend part à toutes les attaques, cisaillant les réseaux ennemis et avançant les lignes par la ferme des Wacques et le moulin de Souain jusqu'aux abords de la cote 182 (ouest de la ferme de Navarin).
Elle est arrêtée ainsi que l'infanterie par la tranchée des Vandales, très forte organisation défensive allemande située entre la ferme de Navarin et Sainte-Marie-à-Py, formant à contre-pente de la cote 182 un barrage qu'il est impossible de franchie.
Elle s'installe sur la position et, utilisant les trous d'obus, crée rapidement un réseau de tranchées avec emplacements de mitrailleuses et de batteries de crapouillots, suffisant pour arrêter le retour offensif de l'ennemi.
Relevé avec la division, le 1er octobre, la compagnie est ramenée au repos jusqu'au 8 octobre dans un bivouac près de Courtisols.

Le 9 octobre, elle vient bivouaquer à l'est du bois Sabot, entre Souain et Perthes-lès-Hurlus.
Elle y est employée jusqu'au 31 à la construction d'une ligne de couverture d'artillerie.
Le 22 octobre, elle vient cantonner à Suippes et est chargée de l'établissement de baraquements pour tout le secteur du corps d'armée.
Elle termine ce travail le 20 janvier, ayant construit, aidée par des auxiliaires d'infanterie et d'artillerie, des baraquements pour un régiment d'infanterie et dix groupes d'artillerie.

Enfin, pendant la période comprise entre le 21 janvier et le 1er juin, en occupant plusieurs bivouacs successifs (camps Berthelot et ferme de Jonchery), la compagnie travaille à l'organisation d'un centre de résistance autour de Saint-Hilaire-le-Grand et d'une position intermédiaire comprenant observatoire, abris, tranchées, boyaux, réseaux, etc., dans le secteur compris entre Souain et Saint-Hilaire-le-Grand.

Au cours des attaques du 25 au 30 septembre, cinq sapeurs étaient tombés au champ d'honneur.
Voici leurs noms : sapeurs-mineurs **LAPREIRE**, **MACHIREL**, **CHARTIER**, **BONNET** et **CAVILLON**. On comptait en outre 30 blessés, ce qui portait le total des pertes à 35 hommes...

VERDUN
(16 juin - 31 juillet 1916)

Depuis le 16 février, l'armée allemande attaquait Verdun sans relâche.
La lutte dès les premiers jours y prenait un caractère d'acharnement inconnu jusqu'alors.
Français et Allemands avaient concentré une masse d'artillerie formidable.
Devant les canons, les tranchées n'existent plus, les lignes se trouvent quelque part... entre les batteries adverses, elles se composent de trous d'obus dans lesquels veille l'infanterie prête à repousser toute attaque.
Le moindre mouvement signalé déclenche de part et d'autre des tirs formidables, et pour paralyser l'action de l'adversaire c'est un bombardement incessant non seulement du champ de bataille, mais encore des lignes de communication et des zones situées en arrière, afin d'empêcher le ravitaillement des combattants et la préparation des lignes de repli.
Et comme si leur artillerie ne suffisait pas, les Allemands accompagnent chaque attaque d'émissions de gaz asphyxiants et de projections de liquides enflammés.
Disposant d'effectifs très élevés, les Allemands avaient, au prix de pertes sans nom, avancé leurs lignes vers Verdun.
Il fallait, pour arrêter l'avance ennemie, créer des lignes de défense très solides : c'est à ce travail que fut employée la compagnie 6/4 pendant la bataille « pour Verdun ».

La compagnie cantonnait à Belleray, dans des péniches.
Malgré les bombardements les plus effroyables, elle reste dans le secteur du 16 juin au 31 juillet, travaillant sans relâche tantôt de jour, et plus souvent la nuit.
Entre le fort de Souville et le fort de Tavannes, dans la dépression où passe la ligne de chemin de fer, passage considéré par l'État-major allemand comme la clef de la forteresse, on établit une ligne de résistance : réseaux sur une très grande profondeur, tranchées consolidées, et abris-cavernes – les premiers entrepris depuis le début de l'offensive ennemie.
Plus au sud-ouest, entre la ferme de Bellevue et la cote 300, par le bois de l'Hôpital, on construit une seconde ligne identique à la première, ainsi qu'une série d'abris à la ferme de la Blancharderie que l'on transforme en centre de résistance.
Avant de quitter le secteur, la compagnie pose une voie de 40 centimètres qui, partant du Cabaret Rouge sur la route de Verdun à Étain, rejoint l'entrée du tunnel de Tavannes, à

l'aménagement intérieur duquel on procède aussi.
Depuis quarante-cinq jours, la 6/4 travaillait sans désemparer.
C'était le moment où l'armée allemande était à son maximum de puissance : à tout prix, par n'importe quel moyen, elle voulait Souville pour avoir Verdun, et Verdun, c'était la France.
La région de Souville à Tavannes était soumise à un bombardement intense par obus ordinaires et obus à gaz. Le terrain où travaillaient les hommes était constamment retourné par les effets de l'artillerie allemande.
C'est dans ces circonstances difficiles que l'on vit le tranquille courage et le dévouement incomparable des sapeurs de la compagnie.
Il ne s'agissait pas d'attaquer, de combattre à visage découvert un ennemi qu'on voit, mais de travailler alors que les obus tombent capricieusement à droite, à gauche.
Il faut, en venant au chantier et en repartant, traverser les tirs de barrage qui interdisent pistes, chemins et carrefours.
Il faut travailler avec le masque, dans une atmosphère empoisonnée, au milieu du bruit infernal des éclatements ; il faut maîtriser un sentiment de crainte bien naturel : le sang-froid, l'initiative des gradés, alliés à l'esprit de discipline des hommes, permirent de mener à bonne fin et de parfaire dans un minimum de temps une tâche considérable et particulièrement délicate.
Les pertes de la compagnie pendant le séjour dans le secteur de Verdun furent de 6 blessés et de 9 intoxiqués.
Relevée le 1er août, la compagnie est transportée en camions automobiles à Nançois-le-Petit, où elle stationne quelques jours. De là, elle gagne Mareuil-le-Port par voie ferrée, où elle arrive le 10 août.
Elle y est au repos et, jusqu'au 7 septembre, elle y fait de l'instruction de pontage.

LA SOMME
(19 septembre – 25 décembre 1916)

En liaison avec les Britanniques, l'armée française avait pris l'offensive sur un large front à l'ouest de Péronne et refoulé les Allemands.
L'attaque s'arrêtait au commencement de juillet devant Péronne et le mont Saint-Quentin, que Français et Allemands se disputaient opiniâtrement, et au mois d'octobre plus au nord, après la prise de Bouchavesnes et de Sailly-Saillisel.
Le 19 septembre, la compagnie 6/4 arrive en camions-autos à Suzanne, où elle relève la compagnie 7/3 du génie.
Son rôle pendant tout le temps qu'elle passera dans ce secteur sera d'organiser le terrain qui avait été pied à pied arraché à l'ennemi.
Une section cantonne au bois En Éperon près du moulin de Fargny, le reste de la compagnie est à Frise. Jusqu'au 21 octobre, elle est fractionnée en trois détachements.
L'un d'eux est à la disposition du commandement du génie du C.A. pour divers travaux urgents : réfection de routes, etc. L'autre travaille à la construction d'une piste et d'un P.C.
Et le troisième travaille à l'achèvement d'un pont surélevé sur le canal de la Somme, à Frise.
Ces travaux étant achevés, la compagnie reçoit l'ordre de se rassembler à Frise, le 21 octobre.
Elle va désormais travailler plus en avant, aux organisations suivantes :
Une partie de la compagnie, aidée d'auxiliaires d'infanterie, construit et entretient quatre grands boyaux (parmi lesquels boyaux Martin-Paul et des Glands vers le P.C. Violette).
Ces boyaux, partant du ravin du bois des Riez, aboutissaient aux premières lignes françaises, s'étendant de l'est de Bouchavesnes à l'ouest du mont Saint-Quentin, plus au sud.
Le restant des sapeurs est employé à l'établissement de la deuxième position, qui amorcée à **la** ferme de l'Hôpital au nord, descendait vers le sud en décrivant en arc de cercle pour aboutir à

l'ouest de Cléry-sur-Somme au bois des Ouvrages (nord de la ferme de Monacu).
Les Allemands, furieux de leur échec de Verdun et de leur défaite de la Somme, bombardaient continuellement nos positions.
Les sapeurs travaillaient dans des conditions un peu identiques à celles dans lesquelles ils s'étaient distingués à Verdun (la position à construire était en effet établie sur la ligne où se trouvaient nos batteries d'artillerie).
Malgré l'humidité intense des lieux qui changeait routes et pistes en de longues lagunes de boue dans lesquelles les roues enfonçaient jusqu'aux moyeux et les chevaux jusqu'au ventre, les tâches furent réalisées dans le temps prescrit.
Les conducteurs chargés d'assurer le ravitaillement en matériel furent considérablement à la peine.
Mais par la bonne volonté de tous, par l'intime coopération de tous les éléments de la compagnie, par le dévouement et le travail acharné, chacun ayant à cœur de faire son devoir, les difficultés furent vaincues, et lorsque le 9e C.A. vint le 25 décembre relever le 6e C.A., il trouva une position admirablement organisée.

Pendant son séjour dans la Somme, les pertes de la compagnie furent de 2 tués, les sapeurs mineurs **BRETT (Xavier**) et **VILTARD (Marcel),** et de 2 blessés.
Relevée du secteur de la Somme, la compagnie, transportée à Mudorge par camions, y cantonne jusqu'au 28 décembre.
De là, et par étapes, elle gagne Montigny sur la Marne et y reste jusqu'au 11 janvier.
Elle est mise à la disposition de la Ve armée, qui l'emploie d'abord à l'aménagement d'un centre d'instruction à Avenay et ensuite, du 23 janvier au 16 février, à la construction, en coopération avec la compagnie 6/5, d'un pont de pilots pour poids lourds sur l'Aisne, près de Beaurieux (passage 21).
La compagnie, cantonnant à Villers-en-Prayères, construit la moitié du pont, en partant de la rive gauche.

L'AISNE ET L'ATTAQUE DU 16 AVRIL 1917

Dès le 17 février, la compagnie 6/4 arrivait dans l'Aisne pour effectuer les travaux préparatoires à l'offensive. Elle cantonne dans une « creute » nommée creute Gallieni, située près de Braine sur la route de Braine à Vieil-Arcy.
Le secteur où elle doit procéder à l'aménagement du terrain en vue de l'attaque s'étend sur la rive sud de l'Aisne entre Saint-Mard et Vieil-Arcy.
Elle creuse des boyaux afin de permettre l'accès facile des troupes jusqu'en première ligne.
Pour dérober nos mouvements à l'ennemi, elle procède au camouflage de la route de Braine à Pont-Arcy jusqu'à la ligne de chemin de fer, et de la route descendant vers Saint-Mard.
Elle construit, pour accéder sur la rive au nord de l'Aisne des passerelles sur les étangs à l'est de Saint-Mard et sur le canal et l'Aisne, et en assume la garde et la réparation.
Les Allemands ayant eu vent de nos préparatifs, soumettaient la région de l'Aisne à un bombardement incessant, essayant d'entraver nos travaux.
Pour dérouter le tir gênant de l'ennemi dans la région de Presles et Bove, où le travail de préparation de l'attaque était particulièrement important, on se servit du stratagème suivant, qui constitue un exemple des plus curieux qui ait jamais été réalisé de camouflage par déplacement d'objectif réel.

La compagnie 6/4 fut chargée du travail.
Les Allemands se servaient de la chapelle Sainte-Bove, située au sud de l'Aisne, comme point de repère principal pour régler le tir de leur artillerie.

On eut l'idée de faire disparaître la chapelle, et de la reconstituer à une distance de 80 mètres.
C'était une opération délicate qui présentait de multiples difficultés d'exécution, puisqu'elle se trouvait en pleine vue des observatoires allemands.
Il fallait transporter un matériel considérable, encombrant, préparer l'emplacement de la chapelle camouflée, et, point capital, la faire sauter et la réédifier la même nuit...
Une imprudence, un détail négligé pouvait donner l'éveil à l'ennemi et faire échouer nos plans.
La chapelle avait été, sous tous ses aspects, photographiée par une équipe de camoufleurs, qui, à l'arrière, en avaient construit, par panneaux démontables, une autre absolument identique.
Ces opérations préliminaires exécutées, on passa à l'exécution, qui eut lieu en deux nuits consécutives.
Pendant la première nuit, on travailla à la construction de la plate-forme destinée à recevoir la chapelle.
On eut soin de camoufler l'ouvrage afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi.
Pendant la deuxième nuit, on examine encore la chapelle, afin de constater les différences d'aspect qui pouvaient être survenues depuis la reconnaissance faite plusieurs jours auparavant.
On change immédiatement dans le même sens les panneaux camouflés.
Une équipe de sapeurs fut chargée de la pose des explosifs (cheddite en rubans) amenés à grand'peine à pied d'œuvre.
Sous les murs de la ferme de Bove, on prépara une charge d'explosifs pour détruire une partie de cette ferme et donner le change à l'ennemi sur les effets de l'explosion.
Cette opération ayant été effectuée avec succès, on fit sauter ; l'explosion réussit à merveille : pas un mur ne restait debout et la ferme de Bove était en partie démolie.
Aussitôt une équipe de sapeurs pose des bandes de toile camouflée sur les lieux de l'explosion, cependant qu'une autre équipe aide déjà les camoufleurs à l'édification de la nouvelle chapelle.
Un succès mérité couronna tant d'efforts et chacun revint le matin au cantonnement, heureux du devoir accompli, heureux aussi d'avoir échappé au feu de l'ennemi, mais encore plus heureux du bon tour joué à l'artillerie ennemie.
De fait, celle-ci, pendant vingt-quatre heures, se trouva déroutée, ce qui permit l'achèvement dans un calme relatif de certain travail, confié à une autre unité un peu plus en arrière.

Le 10 avril la compagnie prépare la mission qui lui est confiée pendant l'attaque et qui consistait à créer entre le village de Saint-Mard et la ferme du Mont-Sapin un passage pour l'artillerie de campagne.
Les Allemands étant à moins de 500 mètres de la rive droite de l'Aisne, le travail ne pouvait être effectué que de nuit.
Du 10 au 14 avril, la compagnie effectue les travaux qui pouvaient être faits sans attirer l'attention de l'ennemi. On reconnaît le travail à faire ; on répare en une seule nuit le pont métallique de Saint-Mard qui traverse le canal latéral à l'Aisne.
Tout le matériel nécessaire à la construction du pont de bateaux sur l'Aisne, et à la piste pour le relier au pont métallique, est transporté la nuit à pied d'œuvre et caché soigneusement dans les herbes.
On excepte naturellement de ce matériel les bateaux, qui ne devaient être amenés qu'à la dernière heure.
Le 15 au soir, malgré un bombardement intense, la compagnie vient bivouaquer le long du canal, près de l'emplacement du pont à construire. Les bateaux sont amenés en même temps.
Pendant toute la nuit, les sapeurs travaillent fiévreusement à la construction du pont et des

pistes.
Travail qu'il fallut parfaire dans l'obscurité et sous une pluie torrentielle, mais les tâches étaient si bien réparties, les sapeurs connaissaient leur travail d'une façon si complète, que le 16 au matin, deux heures avant le moment fixé pour l'attaque, le capitaine **ROYÈRE**, commandant la compagnie, pouvait rendre compte à l'état-major du C.A. que le pont et les pistes étaient achevés.
Le 16 et le 17, la compagnie resta à la garde du pont, prête à réparer le précieux passage, s'il venait à être abîmé par le tir ennemi.
Mais les nôtres ayant gagné du terrain et le pont étant moins menacé, on réduisit à une section la garde du pont. Les autres sections rentrent à la creute Gallieni.
Les Allemands ayant évacué Vailly, la compagnie reçoit, le 19, l'ordre de s'y transporter immédiatement et d'établir près des ponts détruits, sur le canal et sur l'Aisne, des ponts renforcés, avec pistes en madriers reliant ces ponts aux routes.
Le matériel nécessaire est amené et déchargé dans la nuit du 19 au 20. Aussitôt le travail commence.
Il devait être terminé le 21 à minuit.
Sur le canal, on établit un pont de chevalets renforcé et sur l'Aisne un pont par bateaux renforcé ; une piste de madriers traversait la vallée.
Ponts et pistes sont terminés le 21 à 8 heures et le dégagement de la traversée du village le 21 à 19 heures, en avance de cinq heures sur l'heure fixée.
A partir du 21, la compagnie cantonne à Chassemy et assure l'entretien des ponts.
Tâche périlleuse, le pont de Vailly est coupé trois fois par l'artillerie allemande et trois fois réparé par nous.
A quelque distance de là, on construit en coopération avec le génie maritime, sur le canal, un pont métallique. Malgré les observateurs allemands qui, des saucisses, voyaient notre travail, malgré les arrosages par fusants que l'ennemi ne ménageait pas aux travailleurs, on arrive à construire entièrement le pont sans aucune perte.
En même temps, on étudiait le tracé d'une voie de 60 centimètres entre le pont de Vailly et le ravin d'Ostel.
Le pont métallique terminé, toute la compagnie se mettait au terrassement et établissait la voie jusqu'à l'entrée du ravin d'Ostel.
Enfin la compagnie, entre Vailly et Chavonne, jetait sur le canal près de l'écluse d'Audebert et sur l'Aisne un autre pont pour poids lourds.
Lorsque la compagnie 3/3 vint relever la compagnie 6/4, celle-ci avait fourni dans le secteur un travail considérable.
Les pertes de la compagnie avaient été extrêmement légères : 1 tué, le sapeur mineur **BEAUJOUAN,** et 3 blessés, dont 1 officier, le sous-lieutenant GROS.
Elle y avait, au milieu des circonstances les plus critiques, fait largement son devoir.

Quittant le secteur de l'Aisne, la compagnie gagne Saint-Just (Seine-et-Marne) et y reste jusqu'au 9 juin, date à laquelle elle est transportée par chemin de fer à Briaucourt (Haute-Saône).
Elle y reste au repos et à l'instruction jusqu'au 29 juin.
Mise à la disposition de la VII^{e} armée, elle vient cantonner à Morvillars, où elle travaille jusqu'au 15 juillet à l'organisation et l'exploitation d'une carrière.

LES VOSGES
(17 juillet 1917 - 19 janvier 1918)

C'est dans les Vosges que la compagnie 6/4, remise le 16 juillet à la disposition du 6^{e} C.A., va

passer la fin de l'année 1917 et le commencement de 1918.
Elle remplace dans ce secteur les compagnies divisionnaires qui vont à l'instruction.
Elle passe ainsi à la 166e D.I. du 18 au 23 juillet.
La compagnie cantonne au camp Jacquard, au Violu.
Pendant trois jours, elle travaille en première ligne à la réparation d'abris.
Le 23 juillet, elle quitte le Violu, et descendant par Plainfaing et le Rudlin, gagne par la Schlucht le camp Nicolas, où elle cantonne.
Elle va procéder à l'aménagement de larges abris au Respel, au Braunkopf, creuse des tranchées et des boyaux de communication, et au Reichackerkopf travaille à une galerie souterraine pour accéder aux premières lignes.
Elle quitte le secteur le 17 août, parcourant en sens inverse le chemin qu'elle avait fait quelque temps auparavant, et va se mettre à la disposition de la 12e D.I.
Une partie de la compagnie cantonne à Saint-Jean-d'Ormont. Elle travaille, à Denipaire, à la construction de plates-formes de mitrailleuses, de tranchées de tir, d'une tranchée vers Launois, et de boyaux destinés à consolider nos premières lignes de La Fontenelle et du Ban-de-Sapt.
Une section renforcée formée de sapeurs pris dans les autres sections de la compagnie est détachée à la compagnie 27/4 du 11e génie pour aller coopérer aux opérations de la guerre de mines alors très active à la Chapelotte (nord de Celles).
Elle y arrive au moment où on creusait une galerie pour y établir un camouflet destiné à bouleverser les travaux de l'ennemi. Les sapeurs mirent tant d'entrain à l'ouvrage qu'ils devancèrent les mineurs allemands qu'ils entendaient forer, à quelques mètres d'eux.
La mine chargée et le camouflet sauté, on constata que l'on débouchait dans une vaste chambre de mine ennemie, d'une capacité de 200 mètres cubes, capable de contenir 80 tonnes d'explosifs ; le sergent **BOIRÉE**, avec quelques sapeurs, explora cette chambre et s'engagea dans une galerie majeure allemande, pourvue de double voie de chemin de fer Decauville.
A 100 mètres de la chambre, on établit un barrage provisoire de sacs à terre.
Craignant un retour offensif de l'ennemi, on disposa un fourneau de 130 kilos de dynamite destiné à obstruer la galerie.
Après l'avoir fait exploser, on resta maître de la position.
Les plans de l'ennemi se trouvaient déjoués.
Mais on constata quelques jours après que les Allemands, craignant peut-être de nous voir utiliser à leur détriment le travail de plusieurs mois, inondaient galeries et chambres...
La période active de la guerre de mine à la Chapelotte était terminée.

A partir du 13 octobre, l'instruction des compagnies divisionnaires étant terminée, la compagnie est remise à la disposition de la 166e D.I. et y reste jusqu'au 19 janvier 1918.
Elle y est employée à l'organisation défensive de la cote 607 (tranchées de tir, réseaux, observatoires, postes de commandement) et procède à l'aménagement du terrain en vue d'une opération projetée sur ce point.
Elle est relevée le 19 janvier et va avec le 6e C.A. au repos.
Elle se dirige par étapes vers Port-sur-Saône, où elle arrive le 28 janvier.
Elle y restera jusqu'au 23 mars, s'occupant d'aménager un camp d'instruction.
Les pertes pendant le séjour dans les Vosges avaient été assez légères : 2 tués, à la Chapelotte : les sapeurs **CORNOU** et **GUENOLI**, et 1 blessé.

MONTDIDIER ET L'ATTAQUE ALLEMANDE
DU 21 MARS 1918

Le 6e C.A. qui était au repos dans la région de Vesoul, reçut le 22 mars l'ordre d'embarquer

pour la Somme.
De Port-sur-Saône où elle était au repos, la 6/4, amertée le 23 mars, embarque le 24 à la première heure à Vesoul pour débarquer le lendemain matin à Tricot (Oise).
Le 26 mars à 6 heures, elle reçoit l'ordre de se porter en avant : elle se dirige à l'est de Montdidier et passant par Le Ployron, Assainvillers, Faverolles, Laboissière, arrive à Marquivillers où elle cantonne.
La compagnie est mise à la disposition de l'infanterie de la 56e D.I.

Elle se trouvait sur les lignes que les Allemands avaient abandonnées en 1916.
Le 27 au matin, les trois sections de la compagnie sont réparties comme suit : la 1re à L'Échelle-Saint-Aurin ; la 2e à Grivillers, la 3e à Marquivillers ; le train de combat reste à Laboissière ; elles travaillent à réparer les anciennes tranchées et à les mettre en état de défense.
Les Allemands poursuivant leur avance, après avoir attaqué par surprise et fait une percée dans l'armée britannique, étaient arrivés à Roye le 25 et, continuant leur marche vers l'ouest, attaquaient le 27 après une courte préparation d'artillerie les villages de Grivillers, de Marquivillers et de L'Échelle-Saint-Aurin.
Les éléments d'infanterie, devant un ennemi trop supérieur en nombre, battent en retraite ; la compagnie 6/4, obligée de se replier, se trouve séparée en deux parties.
Les 1re et 3e sections se rallient au capitaine **ROYÈRE** et se mélangent à l'infanterie.
Elles ne formaient devant les Allemands qu'un mince rideau de troupes, que ne soutenaient que de rares batteries d'artillerie.
Lentement elles se replient, disputant le terrain pied à pied à un ennemi armé de nombreuses mitrailleuses.
A côté de leurs camarades du 69e B.C.P. et du 132e R.I., les sapeurs font le coup de feu, faisant subir à l'adversaire de fortes pertes, arrêtant ses assauts, n'abandonnant les positions que lorsqu'elle sont devenues intenables.
Ces sections se replient sur Ételfay et résistent longtemps le long de la voie ferrée, au nord de Montdidier.
Elles passent la nuit sur les positions et gagnent Courtemanche le lendemain, dès la première heure.
De là, par **Fontaine-sous-Montdidier**, elles vont à **Cantigny**.
Elles procèdent immédiatement à l'organisation défensive du village, creusent hâtivement des tranchées et, avec le 69e B.C.P., le 112e R.I.T. et le 132e R.I., assurent la défense du village pendant la journée du **28**.
Elles y bivouaquent et, le lendemain à 17 heures, ordre vient de gagner **Caply**, où elles arrivent vers minuit.
La 2e section, sous le commandement du sous-lieutenant **HACOT**, travaillait à Grivillers au moment de l'attaque ennemie.
Dans l'impossibilité de joindre le gros de la compagnie, elle se retire tout en gardant le contact avec l'ennemi, vers Faverolles.
Les sapeurs creusent, en avant du village, quelques retranchements qui sont aussitôt occupés par des éléments d'infanterie.
Continuant son mouvement de repli, la section se retire par Assainvillers, vers Vaux, bivouaque deux heures à Tricot et part dans la nuit par Royaucourt-sur-Broyes, où elle espère retrouver les autres sections (28 mars). De Broyes, où elle trouve le génie de la 56e division, la section, mise à la disposition de la compagnie 6/1, monte au bois de la Cardonnois, où elle tient les avant-postes pendant la nuit.
Le lendemain à midi, et suivant les ordres reçus, elle se rend à Caply, y retrouve les deux autres sections et le T.C. La compagnie, reformée au complet, y reçoit les félicitations du

colonel commandant le génie du 6e C.A. (30 mars 1918).
Elle avait fourni pendant ces quelques jours un effort surhumain.
Les sapeurs avaient, sans ravitaillement, couvert, dans les terres labourées, une distance de près de 50 kilomètres, maniant la pelle et la pioche et faisant constamment le coup de feu.
Par sa résistance, la compagnie 6/4 avait puissamment contribué à retarder l'avance ennemie.
Les pertes étaient insignifiantes : 9 blessés et 2 prisonniers ; plusieurs citations vinrent récompenser tant de vaillance.
Il suffit de rapporter ici celle de M. le capitaine **ROYÈRE** :

Ordre de l'armée N° 16, du 25 avril 1918

Commandant de compagnie hors pair. Au cours de quatre journées de combat, conduisit, et tint son unité sur la ligne, avec un sang-froid, un esprit de décision et une énergie remarquables. Par une rapide et judicieuse organisation du terrain, il contint à maintes reprises et avec de faibles effectifs un ennemi de beaucoup supérieur en nombre et contribua ainsi au succès des opérations. Trois citations antérieures.

L'avance allemande étant arrêtée, la compagnie est mise à la disposition du 6e C.A. Pendant tout le mois d'avril et jusqu'au 3 mai, elle sera répartie en trois sections :
La 1re reste à Tartigny (capitaine **ROYÈRE** et lieutenant **MÉNÉTRIER**) ;
La 2e est à Breteuil-embranchement (sous-lieutenant **HACOT**) ;
La 3e cantonne à Paillart (lieutenant **DESSERTENNE**).
Elle y travaille à entretenir et réparer les routes constamment endommagées par le tir ennemi.
Ensuite, et avec la coopération du génie américain elle établit une seconde position sur la ligne générale Quiry-le-Sec - Rocquencourt - Le Mesnil-Saint-Firmin.
Relevée par le génie américain, la compagnie se dirige par étapes jusqu'à **Longueil-Sainte-**Marie, où elle embarque le 6 mai.
Elle débarque le 8 à Charmes, cantonne à Saint-Rémy-aux-Bois et gagne Croismare le 10 mai.

UN SECTEUR DE REPOS : LA LORRAINE

Depuis 1914, après la retraite allemande de septembre, les Allemands s'étaient repliés en Lorraine, à l'est de Lunéville, sur une ligne générale jalonnée par Bezange-la-Grande, Arracourt, Parroy, Emberménil, Domèvre.
Secteur assez calme, à faible densité d'effectifs, où les lignes adverses étaient quelquefois éloignées l'une de l'autre de 1.500 mètres.
Aucun des adversaires ne cherche à avancer ses positions, il se contente d'améliorer celles existant afin de les rendre plus habitables, et surtout plus inviolables.
La guerre consiste en coups de main, patrouilles, dans l'espace compris entre les lignes, et bombardement continuels.
A son arrivée à Croismare (sud-ouest de la forêt de Parroy), la compagnie 6/4 reçut la mission de travailler à parfaire les travaux de seconde position.
A cet effet, deux sections sont détachées en forêt de Parroy, au camp Prisse et au camp New-York, et la 3e à Sionviller.
Les Allemands ayant manifesté une activité anormale sur nos lignes, on pouvait croire à une attaque prochaine dans ce secteur.
La compagnie reçut en conséquence l'ordre de miner tous les ponts de la vallée de la Meurthe (Lunéville, Blainville, Mont-sur-Meurthe, Saint-Nicolas, etc.).
Cette opération terminée et la garde de ces ponts étant assurée, la compagnie, le 15 juin, se rend à Blainville.
Une section reste à Blainville, les deux autres sont détachées, l'une à Rosières-aux-Salines, et

l'autre à Saint-Nicolas-du-Port.
Elles établissent tout le long de la rive gauche de la vallée de la Meurthe une forte position de barrage, destinée à contenir une avance éventuelle ennemie sur la partie comprise entre Mont-sur-Meurthe, Blainville, Vigneulles, Rosières, Saint-Nicolas-du-Port.
Elle y est occupée jusqu'au début d'octobre, date où elle est relevée par une compagnie du 2e C.A.

Pendant ce temps, la fortune des armes avait souri à nos drapeaux.
Malgré ses assauts les plus furieux, l'armée allemande, battue dans l'Oise, sur la Marne, en Champagne, sur la Somme et en Belgique, refluait vers le nord.
Au lieu de se tenir sur la défensive, on allait en Lorraine attaquer l'ennemi pour le rejeter définitivement chez lui.
En vue de cette attaque, deux sections de la compagnie 6/4 cantonnant à la ferme de Froide-Fontaine construisent des chevalets pour le passage rapide des cours d'eau, tandis que la 3e section , aidée d'auxiliaires d'infanterie, sous le commandement du lieutenant **CASTIEN**, prépare à **Valhey** une piste jusqu'en première ligne pour le passage de l'artillerie.

CES PREPARATIFS FURENT ARRETES PAR L'ARMISTICE DU 11 NOVEMBRE 1918.

La compagnie reçoit l'ordre de se rendre à Herbéviller, afin de procéder à la réparation de la route de Paris à Strasbourg à l'endroit des lignes entre Herbéviller et Domêvre, pour permettre le passage des troupes françaises entrant en Lorraine.
Il fallait combler les tranchées, les entonnoirs et faire sauter les murs antitanks que l'ennemi avait construits à l'entrée du village de Domêvre.
Les sapeurs y travaillent, on devine avec quelle généreuse ardeur, à partir du 12 novembre.
Dès le 15, les premiers détachements français pouvaient passer, et, le 17, la route était complètement réparée.
Le 18 novembre, la compagnie 6/4, sous le commandement du lieutenant **DESSERTENNE**, avec les sous-lieutenants **HACOT** et **CASTIEN**, franchissait avec la compagnie 6/5 les anciennes lignes.
Les deux compagnies étaient sous le commandement du capitaine **DESOUCHES**, commandant la 6/5.
Partant d'Herbéviller, la compagnie passant par Domêvre en ruines, qui constituait la première ligne allemande, arrivait à Blâmont déserte (il ne restait que 57 habitants sur 3.000 avant la guerre et allait cantonner à Frémonville.
Le 17, elle en repart, passe par Tanconville et Bertrambois. Aux Harchelins... on s'arrête.
C'est l'ancienne frontière, c'est la ligne arbitraire que la Prusse, par un odieux abus de la force, nous avait imposée en 1871.
Baïonnette au canon, au son de la musique, les deux compagnies passent ce qui fut la frontière.
Les cœurs battent fort dans les poitrines, nous voilà en Lorraine, en pays libéré...
Par Saint-Quirin, aux maisons couvertes de festons de verdure et d'inscriptions touchantes de bienvenue et de reconnaissance, la compagnie va cantonner à Vasperviller.
Elle y reste un jour, et continuant sa marche en avant arrive à Dabo sur la crête des Vosges, au milieu des forêts de sapins, redescend le lendemain à Allenwiller en Alsace.
La compagnie trouve partout un accueil chaleureux.
D'Allenwiller, la compagnie va à Rohr, et de là à Batzendorf (25 novembre).
Elle y apprend qu'elle est désignée pour prendre part le lendemain à l'entrée solennelle des troupes françaises à Haguenau.

Cette journée du 26 novembre restera à jamais gravée dans la mémoire de ceux qui eurent le privilège d'y assister.
De Weitbruch où elle était arrivée le 27, la compagnie se rend à Niederschaeffolsheim, où elle reste jusqu'au 5 décembre. A ce moment, elle se rend à La Wantzenau, au confluent de l'Ill et du Rhin, y retrouve la 6/16.

Jusqu'au 24 décembre, les sapeurs font de l'instruction de pontage, puis vont cantonner à Haguenau.
Le 6e C.A. ayant reçu l'ordre de rentrer dans sa région d'origine, la compagnie 6/4 commence le mouvement le 14 janvier, arrive à Vitry-le-François le 5 février.
Elle y est employée jusqu'à la signature de la paix à l'exploitation des scieries de Vitry-le-François et de Couvrot.

****

LISTE DES PERTES DE LA COMPAGNIE 6/4 DU 9e GÉNIE

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	CLASSE	DATE DU DÉCÈS
BOIDOT (Jean)	Chef de bataillon	Active	7 septembre 1914
MARTY (Joseph)	Sous-lieutenant	Réserve	26 avril 1917
DILLET (Jacques)	Sous-lieutenant	Réserve	6 octobre 1915
ÉVRAT (Eugène)	Off. ad. 3e classe	Territoriale	9 février 1917
NOGUÈS (Jean)	Capitaine	Territoriale	9 octobre 1916
AMAND (Georges)	Sapeur mineur	1911	7 septembre 1914
ARNAUD (Alfred-Marius)	Sapeur mineur	1910	25 mars 1915
AUDINET (Jules-Henri)	Sapeur mineur	1914	20 mars 915
AUDINET (Émile)	Caporal	1914	7 avril 1915
ALEXANDRE (Paul)	Sapeur mineur	1912	30 septembre 1915
ALLONGÉ (Marcel)	Servant auxiliaire	1915	12 décembre 1917
BRUNSFELD (Pierre)	Sapeur mineur	1912	20 mars 1915
BRUNIAU (Léon)	Sergent fourrier	1910	1er mars 1915
BOULLAY (Émile)	Sapeur mineur	1915	30 avril 1915
BARABAS (Cyrille)	Sapeur mineur	1903	7 septembre 1914
BAUNE (François)	Sapeur mineur	1907	7 septembre 1914
BAYEUR (Henri)	Sapeur mineur	1907	7 septembre 1914
BEAUJOUAN (Henri)	Sapeur mineur	1917	1er mai 1917
BERLIOZ (Jean-Charles)	Caporal	1905	12 juillet 1915
BLAQUE (Albert)	Sapeur mineur	1902	9 août 1916
BONNET (Pierre-Ernest)	Sapeur mineur	1915	26 septembre 1915
BOTTIN (Paul)	Caporal	1902	27 mars 1915
BOUROT (Henri-Casimir)	Sapeur mineur	1915	15 octobre 1915
BRABANT (André)	Sapeur conducteur	1911	25 septembre 1914
BRAGART (Émile)	Sapeur mineur	1913	8 octobre 1914
BRESSION (Georges)	Sapeur mineur	1915	3 juin 1915
BRETEAU (Alphonse)	Sapeur mineur	1905	18 février 1915
BOUCHET (Georges)	Sapeur mineur	1914	25 avril 1915
BRETT (Xavier-François)	Sapeur mineur	1910	9 novembre 1916
CURIOT (Auguste-Marcel)	Sapeur mineur	1912	11 mai 1915
CORNOU (Guénoli)	Sapeur mineur	1916	26 septembre 1917
CHEVAL (René-Antoine)	Sapeur mineur	1915	4 juin 1915

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	CLASSE	DATE DU DÉCÈS
CHARTIER (Henri)	Sapeur mineur	1915	26 septembre 1915
CAVILLON (Victor)	Sapeur mineur	1907	28 septembre 1915
CATOIRE (Fénelon)	Sapeur mineur	1909	1er septembre 1918
CAROULLE (Moïse-Constantin)	Maître ouvrier	1911	7 septembre 1914
DUBOIS (Jules)	Sapeur mineur	1890	4 octobre 1916
DRODE (Henri-Joseph)	Sapeur mineur	1911	20 mars 1915
DEVÉVERT (Albert-Marie)	Sapeur mineur	1910	1er mars 1915
DERAPPE (Justin)	Caporal	1907	8 mai 1915
DENIMAL (Henri)	Sapeur mineur	1904	7 octobre 1914
DELMAS (Léon)	Caporal	1909	13 septembre 1914
DANGLES (Paulin)	Sapeur mineur	1906	1er juillet 1915
DUSSÉAUX (Georges)	Sapeur mineur	1908	7 septembre 1914
DURAND (Joseph)	Sapeur mineur	1905	8 décembre 1914
DEGLIAUX (Jean)	Sapeur mineur	1895	19 août 1918
DÉCAMP (Alfred-Louis)	Sapeur conducteur	1906	13 septembre 1914
FREIND ((Albert)	Sapeur mineur	1912	7 septembre 1914
FONTVIEILLE (Jean)	Sapeur mineur	1908	18 mars 1915
FRANÇOIS (Charlemagne)	Sapeur mineur	1897	27 février 1917
FOUQUET (Charles)	Sapeur mineur	1914	19 février 1915
FENEUILLE (Georges)	Maître ouvrier	1900	18 février 1915
FARCY (Auguste)	Maître ouvrier	1907	7 septembre 1914
GUYOT (Robert-Alfred)	Sapeur mineur	1915	27 septembre 1915
GUÉRY (Auguste)	Sapeur mineur	1907	7 septembre 1914
GRIS (Victor-Eugène)	Sapeur mineur	1897	7 avril 1916
GRÉE (Joseph)	Sapeur mineur	1916	26 septembre 1917
GOULHOT (Henri)	Sapeur mineur	1911	27 janvier 1915
GOUOT (Marius)	Sapeur mineur	1914	25 février 1915
GOUDET (Émile)	Sapeur mineur	1911	7 septembre 1914
GAYOT (Louis)	Sapeur conducteur	1893	11 mars 1915
HYON (Florent)	Sapeur mineur	1904	7 septembre 1914
HOULTEL (Paul)	Sapeur mineur	1910	19 octobre 1914
HÉRISSON (Paul)	Sapeur mineur	1910	7 septembre 1914
HÉNON (Auguste)	Sapeur conducteur	1890	11 octobre 1915
HÉDIN (Alexis)	Sapeur mineur	1901	20 mars 1915
IZOL (Henri-Alexandre)	Sapeur mineur	1913	7 septembre 1914
JANNOT (Jules)	Sapeur mineur	1892	7 décembre 1916
LUBREZ (Georges)	Maître ouvrier	1903	17 septembre 1914
LOCHET (Louis)	Sapeur mineur	1912	18 juin 1915
LOBBRECHT (Léon)	Sapeur mineur	1896	10 janvier 1915
LEVIEXLLE (François)	Caporal	1894	9 novembre 1918
LEVÉ (Hector)	Sapeur mineur	1909	7 septembre 1914
LESCROART (Eugène)	Sapeur mineur	1895	8 septembre 1914
LEBÉ (Charles)	Sapeur mineur	1913	7 septembre 1914
LECAT (Achille)	Sapeur mineur	1912	10 mai 1915
LECHELON (Albert-Gaston)	Sapeur mineur	1915	2 juin 1915
LECLÈRE (Antoine)	Sapeur conducteur	1894	15 mars 1916
LEDUC (Paul)	Maréchal des logis	1896	17 juin 1917
LEGRAND (Maurice)	Sapeur mineur	1914	20 mars 1915

NOMS ET PRÉNOMS	GRADE	CLASSE	DATE DU DÉCÈS
LEFEBVRE (Georges)	Sergent	1895	8 juin 1916
LEFÈVRE (Georges)	Sapeur mineur	1913	3 octobre 1916
LAGARRIGUE (Dominique)	Sapeur mineur	1906	10 octobre 1914
LADEVÈZE (Victor)	Caporal	1909	7 septembre 1914
LABRUNE (Eugène)	Sapeur mineur	1904	6 novembre 1914
MUNIER (Léon-Victor)	Sapeur conducteur	1895	4 mai 1916
MOUGEL (Gustave)	Sapeur mineur	1915	31 mai 1917
MORTIER (Albert)	Sergent	1910	20 janvier 1915
MINET (Dieudonné)	Sapeur mineur	1906	7 septembre 1914
MAZEL (Ernest)	Sapeur mineur	1901	19 mars 1915
MASQUELIER (Maurice)	Sapeur mineur	1902	9 octobre 1915
MARTINET (Georges)	Sapeur mineur	1915	26 septembre 1915
MARSAT (Kléber)	Sapeur mineur	1912	17 septembre 1914
MAUCHE (Joseph)	Sapeur mineur	1893	18 novembre 1915
MANCEAU (Marcel)	Sapeur mineur	1915	30 avril 1915
MAILLARD (René)	Sapeur mineur	1914	12 avril 1915
MADEC (Mathurin)	Sapeur mineur	1911	7 avril 1915
NERBELET (Eugène)	Sapeur mineur	1906	12 septembre 1914
PROUVEUR (Ernest)	Adjudant	1909	27 mars 1915
POYART (Léon-Georges)	Sapeur mineur	1902	27 avril 1917
POUILLON (Adrien)	Sapeur mineur	1915	27 septembre 1915
POTEAU (Jean)	Sapeur mineur	1914	18 mai 1918
POITEVIN (Albert)	Sapeur mineur	1909	29 septembre 1918
PERRIN (François)	Sapeur mineur	1904	24 septembre 1914
PENOT (Octave)	Sapeur mineur	1915	19 avril 1915
QUÉLARD (Joseph)	Maître ouvrier	1911	7 septembre 1914
QUÉNIN (Gabriel)	Sapeur mineur	1904	27 mars 195
ROCHER (Maurice)	Sapeur mineur	1912	7 avril 1915
RICHART (Arthur)	Sapeur mineur	1894	22 mars 1917
RÉMY (Henri)	Sapeur mineur	1903	7 septembre 1914
RÉGNIER (Jules-Pierre)	Sapeur mineur	1905	13 octobre 1914
RÉCHARD (Pierre)	Sapeur mineur	1915	5 mai 1915
RAVET (Anatole)	Sapeur mineur	1895	6 décembre 1915
STRAVAUX (Jules)	Sapeur mineur	1911	27 octobre 1914
SIRE (Antoine)	Sapeur mineur	1900	16 janvier 1915
SEBILLOT (Achille)	Sapeur mineur	1909	7 septembre 1914
TRUCHET (Marius)	Sapeur mineur	1917	16 octobre 1918
TRENQUIER (Augustin)	Sapeur mineur	1901	7 avril 1915
THIÉRY (Eugène)	Sapeur mineur	1911	18 février 1915
TANGHE (Louis)	Sapeur mineur	1896	22 juillet 1916
VALETTE (Jules-Émile)	Sergent	1890	29 août 1914
VANNUCHI (Émile)	Sapeur mineur	1903	23 février 1915
VORILHON (Alfred)	Sapeur mineur	1915	18 avril 1915
VINOT (Édouard)	Sapeur mineur	1915	24 avril 1915
VILLARD (Marcel-Félix)	Sapeur mineur	1916	13 décembre 1916
VIMONT (Jean-Marie)	Sergent	1898	24 avril 1918
WILLETTE (André)	Sapeur mineur	1910	26 octobre 1914
WUILLOT (Jean-Gustave)	Sergent	1901	7 septembre 1914

Mémoire des Hommes

Paul CHAGNOUX
Juillet 2009

****

